

## CHAPITRE VIII

### LE MARTYRE

Bien sûr, Meg, tu ne peux avoir un plus faible, un plus frêle cœur que ton père... et, en vérité, ma chère fille, c'est là ma grande force que bien que ma nature répugne si fort à la souffrance qu'une chiquenaude me fait presque trembler, pourtant, dans toutes les agonies que j'ai souffertes, grâce à la pitié et la puissance de Dieu, je n'ai jamais pensé à consentir à quoi que ce fût contre ma conscience<sup>1</sup>.

*A fainter heart*, nous pouvons, je crois, prendre ces mots à la lettre. More n'avait pas un de ces tempéraments de soldat chez qui une certaine vigueur première renforcée par l'éducation atténue la naturelle lâcheté du système nerveux, et l'horreur de l'imagination pour toute souffrance physique. Avec peut-être plus de sérénité qu'Érasme, il a pourtant, comme son ami, une sensibilité un peu craintive et leur vie à tous deux, facile et douce pour l'époque avait laissé intacte la tendresse délicate de leur nature<sup>2</sup>.

1. B. I, p. 378.

2. On se rappelle qu'Érasme, à Venise, ne put jamais se faire au régime par trop italien et sommaire, de ses amis, les Alde, chez qui il vivait. La poitrine de More, surtout vers la fin donnait des inquiétudes à sa famille et la pierre, cette terrible rançon de la science d'alors, les menaçait tous deux.

D'ailleurs le cilice que le plus fervent des deux, More jugeait nécessaire pour résister aux tentations communes n'avait pas fait de lui un de ces héros qui vont allègrement à la torture et loin de se donner l'air de tenir pour bagatelle le supplice qui l'attendait, More en avouant simplement ses frayeurs, tâchait de ne pas trop regarder inutilement de ce côté-là et de s'en remettre avec une confiance d'enfant aux provisions de courage qui lui viendraient du ciel en temps opportun.

Pour la prison en elle-même, si rigoureuse fût-elle, il n'avait aucune peine à lui faire bon visage. Homme d'étude et de prière, il avait gardé de ses anciennes vellétés de vie religieuse, une sorte de nostalgie de la solitude, et toutes les alertes de ces dernières années l'avaient préparé à regarder ce repos comme une grâce. La Tour fut donc pour lui une chartreuse, et sa chambre de prisonnier une cellule. Jamais moine ne s'habitua plus suavement à la monotonie de sa règle. *Le dialogue sur la tribulation*, écrit au cours de ces quatorze derniers mois, est le plus reposé, le plus souriant de tous ses livres et s'il avait été seul à souffrir, le condamné eût cru avoir la part de bonheur que sa philosophie peu exigeante rêvait en ce monde.

« Je crois, disait-il à sa fille, que ceux qui m'ont mis ici s'imaginent m'avoir fait une grosse peine, mais je t'assure sur ma foi, que n'eût été pour ma femme et vous mes enfants, il y a beau temps que je me serais enfermé moi-même, et dans une plus étroite prison. Mais enfin puisque je ne suis pour rien dans ce qui arrive, je compte que Dieu me remplacera au milieu de vous. Pour ce qui me concerne, Dieu merci, je ne me trouve pas plus mal qu'à la maison,

et il me semble que Dieu me met sur ses genoux et me berce comme un enfant gâté<sup>1</sup>. »

Mais, à Chelsea, la désolation de tous ces pauvres cœurs était indicible. Il les avait pourtant préparés de longue main à l'épreuve et comme un maître trop savant qui ne s'aperçoit pas de l'instant où seule l'affection de ses élèves continue à le suivre, naïvement, il s'était cru compris lorsque avec tant de paisible conviction il leur parlait du rien de la vie. Or voici que tout était à recommencer.

D'âge mûr et d'âme bourgeoise, Lady More était la plus difficile à convaincre. Bonne jusqu'à se priver de tout pour pourvoir de son mieux à l'entretien du prisonnier, elle n'essayait même pas de prêter un sens raisonnable à l'étrange caprice de son mari. Pourquoi ne voulait-il pas faire comme tout le monde et imiter tant d'honnêtes gens de leur connaissance? Il avait eu bien des lubies en sa vie, mais celle-ci passait toute limite. « Bonjour, bonjour M. More, lui dit-elle à leur première rencontre, — c'est Roper qui nous le raconte, et en lisant son naïf récit on croit entendre la bonne dame — bonjour, bonjour, et quelle merveille que vous qui jusqu'ici avez passé pour sage, vous vous donniez maintenant des airs de fou? A quoi pensez-vous de préférer cette prison étroite et sale où vous n'avez pour compagnie que les rats et les souris quand vous pourriez jouir de votre liberté et des faveurs du roi. Pourquoi ne pas faire ce que font tous les évêques et les plus savants hommes du royaume? Et dire que vous avez à Chelsea votre belle maison, votre bibliothèque, votre galerie, votre jardin, où vous pourriez vivre content

1. B. I, p. 367.

en compagnie de moi, votre femme, et de vos enfants ; par Dieu, quel plaisir pouvez-vous trouver à rester ici ? » Après quoi — continue Roper — lui, l'ayant écoutée tout du long tranquillement et d'un air joyeux, il lui demanda : « Est-ce que cette maison n'est pas aussi près du ciel que la mienne ? » A quoi elle, comme elle faisait toujours quand les paroles de son mari n'étaient pas de son goût, répondit : Ta, ta, ta. — Comment Dame Alice, n'est-il pas vrai ? » Et elle : « Bon Dieu, bon Dieu, mon pauvre homme, ne sortirez-vous pas d'ici ? »....

Une page du *Dialogue sur la tribulation* nous la montre encore furetant dans le cachot, inspectant sur le plancher et le long des murs les bottes de paille que More a fait venir pour se préserver du froid, regardant en gémissant les fortes serrures et s'écriant que pour elle, la nuit, sous le poids de pareilles portes, elle ne pourrait pas respirer<sup>1</sup>. Vraiment, on ne sait s'il faut rire ou pleurer, quand on les voit ainsi tous deux si unis et si loin pourtant l'un de l'autre, elle le traitant comme un enfant capricieux qu'on laisse parler sans l'entendre, lui coupant court à des réponses inutiles, et attendant gentiment qu'elle ait fini de gronder.

## II

Mais de plus touchantes visites sont éternellement liées dans la mémoire des hommes à l'histoire de ces longs mois de prison. A vrai dire, il a manqué un Platon pour écrire sous la dictée du juste mourant,

1. Dialogue, livre III, chap. xx.

et nous n'avons que la lettre longue et pesante où Marguerite Roper raconte ses derniers entretiens avec son père. Telle quelle pourtant, cette lettre est d'un prix inestimable, et je regrette de ne pouvoir la transcrire tout entière. La jeune femme avait obtenu à deux ou trois reprises la permission de s'entretenir avec More. En haut lieu, on espérait que cette intervention suprême de son enfant préférée aurait peut-être enfin raison de l'obstination du condamné. La chère *Meg* ressemblait trop à Thomas More, il avait fait d'elle depuis trop longtemps la compagne de ses plus habituelles pensées pour que celle-ci ne sentît pas au fond de son cœur que son père avait raison contre tout le monde. Mais elle était possédée par le désir de le sauver à tout prix, et elle essayait de fermer les yeux à l'évidence. Manifestement elle ne trouverait pas de raisons nouvelles. De plus habiles qu'elle avaient épuisé tous les moyens de conviction. Mais elle résumait en elle, si j'ose ainsi parler, d'une façon touchante, tout ce qui pouvait décider Thomas More à se cramponner, ou bien à se résigner à la vie. C'est la beauté douloureuse de cette rencontre. Nous savons d'avance que la demande est sans espoir, mais nous souffrons avec elle et avec lui en pensant à ce qu'ils durent éprouver tous deux dans cette longue entrevue qui leur rappelait tout le passé, et où se déchiraient cruellement tous les voiles de l'avenir. La lettre de Marguerite Roper a aussi cet avantage de nous montrer Thomas More au naturel. A travers les phrases encombrées de la jeune femme, nous l'entendons vraiment parler lui, tantôt et le plus souvent avec cette abondance un peu doctorale qui ne lui déplaisait point, tantôt avec de vives saillies d'*humour*, de malice et de tendresse.

« A la dernière visite que je lui ai faite (la lettre de Marguerite est adressée à Alice Alington, sa belle-sœur), nous parlâmes d'abord un peu de temps de ses maladies, et de son ancienne faiblesse de poitrine et de cette récente attaque de gravelle et de pierre, et du rhumatisme qui parfois, pendant la nuit, engourdit ses jambes. Je vis, à ce qu'il me dit, qu'aucune n'avait empiré. C'est toujours à peu près la même chose, avec des hauts et des bas. Pour le moment il souffrait à peine et avait aussi bonne mine que possible. Nous récitâmes donc ensemble les sept psaumes et les litanies, puis nous nous assîmes et, tout à la joie d'être ensemble, nous nous entretînmes d'abord d'autre chose, de la belle façon dont ma mère, mon frère et mes sœurs portaient l'épreuve, et comment chaque jour les détachait un peu plus du monde et les rapprochait de Dieu. Je lui dis comment toute la maison, tous les voisins et ses autres bons amis le recommandaient diligemment à Dieu dans leurs prières<sup>1</sup>. »

Ce préambule achevé, elle aborde de front l'objet de sa visite, répétant à More qu'il pourrait bien suivre l'exemple de tant de « grandes, sages et savantes personnes », puis, sortant un papier, elle ajouta : « J'ai là une lettre de ma sœur Alington, qui fait bien voir que si vous ne changez d'avis, vous perdrez tous ceux de vos amis qui sont capables de vous être utiles.... Là-dessus, mon père me regarda en souriant : « Ah! ah! Madame Ève, ne voilà-t-il pas que

1. La lettre de Marguerite est imprimée à la fin des œuvres anglaises de More. Ses biographes en donnent de longs extraits : on la trouve aussi reproduite intégralement, et plus facile à lire, dans l'appendice de la vie de More par Roper, édition Singer, 1832.

ma fille Alington a joué avec vous le rôle du serpent, et vous a dépêchée ici, avec une lettre, pour essayer d'amener votre père à prêter un serment contre sa conscience!... » Et puis ses yeux redevinrent tristes et il me dit d'un ton grave : « Marguerite, mon enfant, à nous deux nous avons souvent déjà discuté la chose... et je t'ai déjà répondu que si je pouvais obéir au roi sans offenser Dieu, il y a beau temps que j'aurais prêté ce serment, et avec plus d'allégresse que personne. »

La lettre d'Alice Alington avait été évidemment écrite pour être mise sous les yeux de More, et n'était autre chose qu'un avis détourné du Lord Chancelier. Celui-ci, en effet, quelques jours auparavant, était allé chasser le chevreuil, et non sans dessein, dans le parc du mari d'Alice, et il avait prié celle-ci de le venir voir le lendemain. Alice s'y était rendue de bonne heure, toute joyeuse, s'attendant à quelque bonne nouvelle pour celui qu'elle appelait son père. Après des protestations d'amitié pour More... le Chancelier avait ajouté : « En vérité, je me félicite de n'avoir point d'instruction, si ce n'est pour me rappeler deux ou trois fables d'Ésope, celle-ci entre autres. Il y avait un pays dont tous les habitants, sauf quelques sages, étaient fous. Ces sages prévoyant qu'il devait tomber une grande pluie qui rendrait fous tous ceux qui en seraient mouillés, se creusèrent des cavernes sous terre, où ils attendirent que la pluie fût passée. Alors ils reparurent au jour, pensant bien qu'ils allaient faire des fous tout ce qu'ils voudraient. Mais ceux-ci les repoussèrent et s'obstinèrent à se gouverner eux-mêmes. Alors les sages se repentirent, mais trop tard, de ne pas s'être laissé mouiller comme

tous les autres<sup>1</sup>. » Alice ne s'était point trompée sur le sens de cette fable et avait supplié le Chancelier de s'employer, une fois encore, au salut de More. Les hommes d'alors étaient décidément moins pressés que nous. Audley, dont aussi bien les jours n'étaient pas en danger, n'avait pas laissé partir la jeune femme sans lui infliger une autre fable. Celle-ci nous est déjà connue. More, qui peut-être la tenait de cette même lettre d'Alice, en tire un des chapitres du traité qu'il rédigeait alors. C'est l'histoire de l'âne et du loup qui vont à confesse. Dans la version d'Audley, l'âne, en tout semblable à celui de La Fontaine, était, pour une peccadille, pour un scrupule, renvoyé au tribunal de l'évêque, tandis que le loup continuait, en toute tranquillité, ses brigandages.

« Le chancelier, ajoute Nisard, avait du moins le mérite, étant du côté des fous et des loups, de ne pas affecter, comme le roi son maître, la sagesse ni les scrupules. »

Confuse, la pauvre Alice n'avait su que répondre à toute cette littérature, et elle avait envoyé tel quel l'équivoque message pour que Marguerite le transmitt au prisonnier. More lut la lettre que lui tendait sa fille, et, détail caractéristique :

« Quand il fut arrivé à la fin, il se mit à la relire depuis le commencement. Et il ne se hâtait en aucune façon, mais au contraire il la méditait à loisir, pesant chaque mot. Puis, après une pause, il me dit : « Oui, c'est bien là ma fille Alington, telle que je l'ai toujours vue, telle qu'elle sera toujours, aussi naturellement occupée de moi que vous, mes enfants<sup>2</sup>. »

1. Nisard, p. 270, 271.

2. Alice était née du premier mariage de Lady More.

D'ailleurs, moi aussi je la tiens tout à fait pour un des miens, et je l'ai élevée comme vous, et Dieu merci ça n'a pas été sans fruit, et voici que maintenant elle élève très bien ses enfants. Car Dieu lui en a envoyé une belle provision, et je prie Notre-Seigneur de les lui garder et de faire qu'ils lui donnent beaucoup de joie, et aussi à mon fils, son brave homme de mari.... Je leur suis tout dévoué, écris-le leur. Ce qu'elle a fait en tout ceci est plein de sagesse, et lui ressemble tout à fait. »

Ainsi sa première pensée allait à ces bons cœurs en détresse, mais le lord Chancelier n'aura rien perdu pour attendre.

« Entre nous, Meg, ni Monseigneur ni ses fables ne me touchent guère. Mais puisque dans sa sagesse, et pour me divertir, il les a contées à une de mes filles, ainsi, pour me divertir avec toi, mon autre fille, je m'en vais m'amuser à leur répondre. »

Que le lecteur prenne patience et se rappelle qu'il a devant lui un père tout occupé à distraire son enfant. Ainsi jadis devait-il faire quand il tenait la petite Meg sur ses genoux, forgeant des histoires interminables pour lui faire oublier ses menus chagrins. More d'abord — et c'est une malice d'homme de lettres — rappelle à sa fille que la première des deux énigmes ne fait pas honneur à l'invention du chancelier. « La fable de la pluie qui rend fous tous ceux qu'elle mouille était un dicton de Wolsey, que Lord Audley, peu riche de son fonds, avait trouvé dans les traditions de la chancellerie. More, s'appliquant la fable avec bonne grâce, en portait un jugement plein de sens. « Si les sages, remarquait-il, au sortir de leur trou, regrettaient de ne pas être fous, par dépit de voir les fous se refuser à être gouvernés par

eux, ces sages avaient dû recevoir quelques gouttes de pluie jusque dans leurs cachettes souterraines » et il ajoutait : « J'espère que Lord Audley m'aura compté parmi les fous, au nombre desquels je me range moi-même, et où me place mon nom en grec. Il est très vrai que Dieu et ma conscience savent combien peu je mérite d'être compris parmi ceux qui désirent tant de gouverner les autres<sup>1</sup>. » Il avait un peu élevé le ton à la fin de sa glose, mais la seconde fable le remet en joie.

« Celle-ci, Marget, ne m'a pas l'air d'être d'Ésope, car puisqu'elle roule sur la confession il faut qu'elle date de l'ère chrétienne. En Grèce, avant Notre-Seigneur, on n'usait pas de la confession, pas plus les hommes d'alors, que les bêtes d'aujourd'hui. Mais quoi! peu nous importe qui l'a faite, et je n'en veux disputer la gloire à Esope. »

Et ce fut encore un long commentaire suivi d'une longue histoire. More voulait bien être l'âne de la fable, mais il se refusait à reconnaître que la démarche qu'on exigeait de lui fût une simple peccadille. En tous cas sa conscience était ainsi faite, et l'exemple même du vieil évêque Fisher ne la pourrait ébranler.

« En vérité, mon enfant, je suis bien décidé à ne jamais chevilleur mon âme au dos de qui que ce soit, serait-ce même le plus saint homme de nos jours. »

D'ailleurs est-il bien sûr que personne au fond ne pense comme lui?

« Laisse les vivants et remonte à ceux qui sont morts, et que Dieu, j'espère, a reçus au paradis.

1. Ce raccourci est emprunté à Nisard, p. 271-272. Dans le texte même, le commentaire n'en finit plus.

Je suis sûr que le plus grand nombre de ceux-ci, quand ils vivaient encore sur la terre, auraient jugé de ces choses comme je fais... et je prie Dieu que mon âme reste en compagnie de leurs âmes. Encore ne puis-je tout te dire<sup>1</sup>. Mais, pour conclure, mon enfant, comme je t'ai dit souvent, je ne prends sur moi ni de définir ni de discuter en ces matières, je n'attaque ni ne condamne l'attitude des autres, jamais je n'ai dit une parole ni écrit une ligne contre la décision du parlement, et je ne me mêle en rien de la conscience de ceux qui pensent ou disent qu'ils pensent autrement que moi. Je ne damne personne, mais ma conscience en ce point est telle qu'il y va pour moi de mon salut. De cela, Meg, je suis aussi convaincu que de l'existence de Dieu... » Vous pouvez penser, ma sœur, comme j'étais triste en l'entendant s'exprimer de la sorte et comme j'avais le cœur gros à la vue du péril qui le menaçait. Lui, voyant mon chagrin, sourit dans mes yeux et me dit : « Eh! bien, Marget, mon enfant, qu'est devenue notre mère Ève? à quoi pense-t-elle? à quel serpent demande-t-elle un nouveau moyen de décider le père Adam à manger la pomme? » En vérité, lui dis-je, je ne puis aller plus loin, et me voilà, comme *Cressida* dans Chaucer, *au bout de mon esprit*. Puisque l'exemple de tant de graves personnages ne vous émeut pas, que puis-je ajouter sinon de vous servir la raison que maître Harry Pattenson a trouvée (c'était l'ancien fou de More). Celui-ci, en effet, rencontrant l'autre jour un de nos gens et ayant appris de lui où vous étiez, entra dans une grande colère : « Quoi

1. More a répété souvent qu'il ne pouvait dire toutes les raisons qui lui faisaient un devoir de refuser le serment.

« donc ? cria-t-il, quelle mouche l'a piquée ? Eh ! ne peut-il pas prêter ce serment, je l'ai bien prêté moi-même ! » Et moi, comme lui, il ne me reste qu'à vous dire : Pourquoi refuser le serment, je l'ai bien prêté moi-même. Cela le fit rire et il répondit : Oui, voilà qui ressemble tout à fait à Ève, laquelle n'offrait de si mauvais fruit à Adam qu'elle n'en eût mangé avant lui. »

Et le dialogue continue....

### III

L'année 1534 s'achève sur un redoublement de rigueur. More est au secret. Puisque les supplications de sa famille n'ont servi de rien, on refuse maintenant toute permission de le visiter. En novembre, le parlement a voté une loi qui reconnaît explicitement le roi comme chef de l'Église d'Angleterre. More semble ne plus avoir de doute sur l'issue fatale. Les rares lettres qu'il peut envoyer aux siens sont plus affectueuses que jamais, lettres d'adieu, dirait-on, où il veut n'oublier personne ni les *babes* avec leurs *nurses*, ni les *maids and all the servants*. A un codétenu qui vacille dans sa première résolution, il répète qu'il n'a jamais essayé de détourner qui que ce fût de prêter le serment. Enfin, pour être plus seul encore, il fait la nuit dans sa cellule et s'enfonce dans une prière plus recueillie et plus paisible. Chose irritante, on vient encore trop souvent le fatiguer de nouvelles supplications ou de suppléments d'enquête. A quoi bon ? Il est trop clair maintenant que la colère du roi est à son comble et que le châtement ne tardera pas. A la fin d'avril, il

est convoqué devant une commission et refuse de s'expliquer sur le nouveau statut : « Je ne me mêle plus des choses de ce monde, répondit-il à Cromwell, et toute mon étude est de penser à la Passion du Christ et à la mort<sup>1</sup>. »

« Et me revoici en prison, tout comme avant, ni mieux, ni plus mal<sup>2</sup>. » Une fois encore, le 6 mai, on laissa pénétrer sa fille. Le jour était bien choisi pour ce dernier assaut. De la fenêtre, More appuyé sur l'épaule de son enfant voyait passer les moines de la Chartreuse qu'on menait au martyre. « Regarde, Meg, lui dit-il tristement, comme ces bons pères vont joyeux à la mort ; on dirait des fiancés sur le chemin de l'église. En retour de leur sainte vie et de leurs dures pénitences, Dieu leur fait la grâce de ne pas rester en cette vallée de misères et d'aller tout droit le rejoindre, tandis que ton pauvre père, Meg, comme un maudit pécheur qui a mené une vie pitoyable, Dieu ne le juge pas digne encore de la félicité éternelle et le laisse ici languir et souffrir<sup>3</sup>. »

Trois jours après, Cromwell, l'archevêque de Cantorbéry, le lord chancelier, le duc de Norfolk et le comte de Wiltshire, vinrent lui porter les nouveaux ordres du roi. Le silence n'était pas de mise et Sa Majesté voulait que More dît ce qu'il pensait du statut. More refusa de répondre. Mais enfin, lui dit-on brutalement, puisque vous ne vous souciez pas de vivre, pourquoi ne pas dire formellement que le statut est mauvais ? Lui, répondit noblement : « Je ne suis pas un homme d'une vie assez sainte pour m'offrir hardiment et de moi-même à la mort.

1. B. I, p. 402.

2. *Ibid.*, p. 403.

3. B. t. I, p. 404.

Dieu, pour châtier cette présomption, pourrait permettre que je succombe. »

La seconde bande des chartreux de Londres fut exécutée le 19 juin, l'évêque Fisher, deux jours après. On gardait More pour la fin. Le 1<sup>er</sup> juillet 1535 il comparût devant ses juges. C'était la première fois qu'il sortait de la Tour depuis ces longs mois d'emprisonnement et la foule eut peut-être quelque peine à reconnaître ce vieillard voûté, à la barbe longue, aux cheveux gris et qui marchait péniblement en s'appuyant sur un bâton. Qui aurait pensé, il y a cinq ans, que le chancelier d'Angleterre rentrerait un jour à Westminster pour y être condamné à mort ?

L'acte d'accusation, rédigé en latin, est d'une longueur excessive. Embarrassé de faux rapports et de griefs imaginaires, il se base non sur la loi de succession, mais sur le dernier *Act* du Parlement qui a proclamé la suprématie du roi sur l'Église d'Angleterre. More persiste dans l'attitude qu'il aurait jadis conseillée à un client et qu'il a choisie pour lui-même. Il refuse de s'expliquer sur le statut. Ce sont là choses dont il ne se mêle point. Il n'approuve ni ne condamne et garde pour lui ce qu'il pense. Vraiment c'est plaisir que de le voir défendre ce terrain avec sa vigueur et subtilité ordinaires. L'issue du procès n'est pas douteuse, mais le vieil avocat semble vouloir une dernière victoire avant de faire ses adieux à la barre. « Il n'y a pas de loi au monde, dit-il aux jurés, pour punir un homme qui refuse de parler. Nos paroles et nos actes vous appartiennent mais nos secrètes pensées relèvent de Dieu seul. » L'attorney-général est obligé de l'interrompre de peur que les juges ne soient ébranlés : on appelle

un faux témoin, un certain Rich, qui prétend que l'accusé lui a tenu des propos séditieux. More se redresse. Tantôt le chrétien pardonnera, mais pour l'instant, c'est l'avocat, c'est l'homme d'honneur qui parle et de quelle voix vibrante !

« Si j'étais homme, Messeigneurs, à me rire d'un serment, je ne serais pas en ce lieu, à cette heure, au banc des accusés. Et si vous n'êtes pas parjure, Mr. Rich, je consens à ne jamais voir la face de Dieu — chose que je ne dirais pas même pour gagner le monde entier. »

La séance continua dans les formes consacrées. Le jury disparut quelques minutes, et rentra bien tôt, comme pressé par l'évidence du crime. L'accusé était déclaré coupable. Le chancelier n'avait plus qu'à s'incliner à son tour et à prononcer la sentence.

A cette fois, More pouvait parler clair. Jusqu'ici, par scrupule professionnel et surtout pour ne pas tenter Dieu en abandonnant sa propre défense, il a cru devoir jouer son rôle dans cette comédie de légalité. Mais le rideau est tombé avec la sentence. Il n'y a plus là ni témoins, ni avocats, ni juges, plus rien qu'un chrétien confessant sa foi au milieu de pauvres hommes qui l'aiment, qui l'admirent, et qui savent qu'il a raison.

« Ainsi, Messeigneurs, je ne suis pas tenu de confesser ma conscience aux lois d'un royaume, quand ces lois sont contraire à la chrétienté tout entière. Pour un évêque qui est avec vous, j'ai plus d'une centaine de saints qui pensent comme moi : pour votre parlement — et Dieu sait de quoi il se compose — j'ai l'approbation de tous les Conciles pendant mille ans : pour un seul royaume, j'ai de mon

côté la France et tous les royaumes du monde chrétien<sup>1</sup>. »

Alors, une grande pitié le prit pour tous ces hommes qui n'osaient plus le regarder en face, et un sourire s'arrêta longuement sur ses lèvres, le sourire qu'il avait sans doute autrefois, quand il reconduisait ses amis à la porte de sa maison de Chelsea et qu'à force de bonne grâce il les remettait tous d'accord après une discussion philosophique plus orageuse.

« Non, je n'ai plus qu'une chose à vous dire, Messieurs, je veux seulement vous rappeler comment l'apôtre saint Paul, acteur et témoin au martyre de saint Étienne, vit maintenant de bonne amitié avec lui au ciel où il est allé le rejoindre. Ainsi pour vous et pour moi. C'est mon espoir et c'est ma prière fervente que Vos Seigneuries qui ont ainsi concouru à ma condamnation sur la terre, me retrouvent au ciel où nous nous réjouissons ensemble pour toujours. »

*Merrily*, nous entendons ce joli mot qu'il prononce mieux que personne, et nous voyons, car vraiment il semble encore être ici le maître, nous voyons ce noble geste d'adieu qui lève la séance et congédie les juges.

## IV

On reconduit le condamné à sa prison. Son fils qui l'attendait à la sortie de Westminster se jette à ses genoux et lui demande de le bénir. More lui dit adieu et monte dans la barque. Un cher ami,

1. B. I, p. 422.

Sir William Kingston, *constable* de la Tour, l'accompagne et ne peut retenir ses larmes. Ce que voyant More le réconfortait avec d'aussi bonnes paroles que possible. « Cher Mr. Kingston, ne vous désolez pas et prenez la chose du bon côté. Car je prierai pour vous et Mylady votre femme et nous serons ensemble heureux dans le ciel, toujours et toujours. » Pour ce qui suit, Roper seul a droit de parler.

« Quand Sir Thomas More se rendait de Westminster à la Tour, sa fille, ma femme, désireuse de le revoir encore une fois et d'avoir sa dernière bénédiction, s'était placée près du débarcadère, à l'endroit où il devait passer pour rentrer à la Tour. De là, épiant sa venue, dès qu'elle l'aperçut, elle se mit à genoux pour recevoir sa bénédiction, puis s'avancant en toute hâte et s'oubliant elle-même, elle s'élança vers lui, courant à travers la foule et le bataillon de la garde qui l'escortait avec des haches et des halberdes. Alors, devant tout le monde, elle l'enlaça de ses bras, et suspendue à son cou, elle l'embrassait longuement. Lui, goûtant fort ces témoignages d'amour filial, bénissait sa fille et lui répétait de pieuses paroles de résignation. Alors elle le quitta, puis se disant qu'elle ne l'avait pas encore assez vu, et ne faisant attention ni à elle-même ni à l'encombrement de la foule, elle revint brusquement sur ses pas, courut de nouveau à lui, remit ses bras autour de son cou, et tous deux, à plusieurs reprises ils s'embrassèrent avec une vive tendresse. Enfin le cœur bien gros, et très malgré elle, elle le laissa aller et beaucoup pleuraient à ce lamentable spectacle. »

Ces choses se passaient le 1<sup>er</sup> juillet. Le lundi suivant, 5 juillet, sûr que le supplice ne pouvait plus